

Les figures de l'enfance dans Le roman de Pauline, et La petite fille du réverbère de CALIXTHE BEYALA

د/ مني صلاح الكيال

مدرس الآداب الفرنسي المقارن – كلية التربية قسم اللغات الأجنبية – شعبة اللغة الفرنسية جامعة المنصورة

Résumé

Notre sujet tire son hypothèse de recherche d'une observation sur l'enfance dans l'œuvre romanesque de l'écrivaine Calixthe Beyala. Il se propose donc d'interroger l'enfance telle qu'elle est représentée dans Le roman de Pauline, et La petite fille du réverbère de CALIXTHE BEYALA.

L'œuvre romanesque de Calixthe Beyala s'explique par sa position spéciale dans le champ littéraire et ses prises de position. Nous ajouterons que la récurrence de la thématique principale axée sur l'enfant a davantage motivé le choix de notre problématique.

Les œuvres de Beyala ont fait de l'enfance une thématique majeure, systématique et dont l'occurrence au fil des romans ne fait l'objet d'aucun doute. En effet, ce thème parcourt plusieurs de ses œuvres dont de nombreux personnages se situent bien dans cette tranche d'âge.

Deux romans (**Le roman de Pauline, et La petite fille du réverbère**) de la romancière qui traitent de l'enfance, mobilisent notre attention. La représentation de l'enfance s'y déploie en effet de manière assez particulière. Dans les deux romans convoqués, l'enfant est d'une certaine manière victime de maltraitance et de rejet. Il est laissé en rade du bonheur et du bien-être, sans cesse en conflit, dans un environnement familial et social qui lui paraît répulsif et hostile.

Table des matières

1.	Résumé	1
2.	Table des matières	2
3.	Introduction	3
4.	Calixthe Beyala	4
5.	Corpus, problématique et hypothèse de recherche	6
6.	CORPUS :	8
	1. La petite fille du réverbère (1998)	
	2. Le roman de Pauline (2009)	9
7.	Concept de l'enfance:	11
8.	La littérature de Calixthe Beyala et l'écriture romanesque	12
9.	Trois axes de réflexion.	13
10.	Chapitre 1 - Désignations et caractérisation	15
	1. Pauline	15
	2. Pauline est un caractère rétif	18
	3. La petite fille du réverbère, symbole de lumière et d'éveil	22
	4. Un enfant courageux et plein de confiance	26
11.	Chapitre 2- Différentes modalités narratives	28
	1. Le roman de Pauline : une voix narrative unique	28
	2. La petite fille du réverbère : une narration complexe	31
	3. Le langage enfantin	34
12.	Chapitre 3- : Relation enfance-société	39
	1. Des parents absents	39
	2. La dislocation familiale	42
13.	Conclusion	47
14.	Bibliographie	

Introduction

Par définition la « littérature francophone » est toute littérature écrite en langue française, donc (francophone) toute œuvre publiée en langue française, en France ou ailleurs, par des auteurs de nationalité française ou non.

Pourtant, par une torsion de sens dont les raisons sont tant historiques et culturelles que géopolitiques, la littérature francophone en est venue à

être constituée par toute œuvre qui, étant de langue française, provient d'un auteur qui ne parle pas depuis le territoire « franco-métropolitain ». Cette définition, instable, ne peut suffire à définir un univers littéraire et esthétique cohérent, encore moins un genre, ou simplement « une » littérature. Et malgré tout une couleur et une trame d'interrogations communes semblent traverser ces écritures.

Littérature francophone, littératures francophones, littératures mineures, littérature périphérique : les termes abondent pour qualifier cet objet, mais aucun ne fonctionne vraiment et n'a réussi à faire ses preuves. Toutefois, une telle abondance de termes dévoile un problème : celui de la définition de l'objet même ; chaque terme en dévoile une facette, mais en cache d'autres.

Les nègres francophones, pendant la colonisation française, sentent le besoin d'assumer leur négritude et leurs cultures. Une francophonie littéraire s'est lentement affirmée à partir de la seconde moitié du XX^e siècle.

Les écrivains africains — ceux qui ont élu domicile en Occident comme ceux qui continuent de vivre en Afrique — produisent, depuis les années 1980, des œuvres aux forts accents.

L'univers romanesque de Beyala nous présente des enfants malheureux, déboussolés portant le fardeau de leurs infortunes résultant de l'inconséquence de la famille, de l'adulte et de la société dont les pratiques les dépossèdent de leur enfance.

Calixthe Beyala

Née le 26 octobre 1961, est une romancière franco-camerounaise. Elle est originaire d'une famille du Cameroun de douze enfants dont elle est la sixième¹. Ses parents se séparent. En 1987, elle publie son premier roman, *C'est le soleil qui m'a brûlée*.

L'œuvre de Calixthe Beyala, depuis cette date n'en finit plus de susciter curiosité et intérêt, à la fois auprès des lecteurs et de la critique. À l'âge de dix-sept ans, elle rejoint la France où elle se marie, obtient un baccalauréat, puis poursuit des études de gestion et de lettres.

Elle est l'initiatrice et la porte-parole de l'association Collectif Égalité, un mouvement qui revendique une meilleure représentation des noirs dans les médias, la culture, la politique et le domaine économique, fondée en décembre 1998.²

-
1. Clémentine Mansiantima Nzimbu, « De l'éclatement du noyau familial au discours sur la collectivité dans l'œuvre romanesque de Calixthe Beyala » [[archive](#)], sur *ulaval.ca*, 2014
 2. <https://www.camerounweb.com/person/Calixthe-Beyala-1279>.

La littérature diversifiée et dynamique de Calixthe Beyala, depuis la publication au mitan des années 1980 de son premier roman **C'est le soleil qui m'a brûlée**¹, n'en finit plus de susciter curiosité et intérêt, à la fois auprès des lecteurs et de la critique.

Par le contexte et le positionnement, par l'étendue de « **son corpus thématique**²», et par l'audace d'une « **écriture dérangement**³ » ne saurait cependant dissimuler le désintérêt par la critique pour le thème de l'enfance qui demeure occuper les domaines de le recherche littéraire.

L'audace de sa vision du monde de l'enfant dans ces œuvres a donc suscité notre curiosité, et explique, par conséquent, notre intérêt. L'enfance, une thématique majeure, parcourt plusieurs de ses œuvres : (Maman a un amant, **La petite fille du réverbère** et **Le roman de Pauline**). La critique Rangira B. Gallimore qui s'est intéressée à l'œuvre de Calixthe Beyala affirme que « **les héroïnes de Beyala sont toutes des enfants**□ ».

Ces observations montrent déjà toute la place et la permanence de l'enfance dans l'œuvre romanesque de Calixthe Beyala. Et les deux romans à l'étude, à savoir **La petite fille du réverbère** (1998) et **Le roman de Pauline** (2009), constituent à bien des égards une belle illustration et nous permettront de répondre aux interrogations qui sont au centre de notre réflexion.

-
1. Ce premier roman a été publié en 1987 aux éditions Stock.
 2. Rangira B. Gallimore, *L'œuvre romanesque de Calixthe Beyala. Le renouveau de l'écriture féminine en Afrique francophone sub-saharienne*, Paris/Montréal, Le Harmattan, 1997, p. 145.
 3. Martine Fernandes, *Les écrivaines francophones en liberté*. Farida Belghoul, Maryse Condé, Assia Djebar, Calixthe Beyala, Paris, Le Harmattan, 2007, p.230.
 4. Rangira Béatrice Gallimore, *op. cit.*, p. 40.

Corpus, problématique et hypothèse de recherche:

Notre sujet tire son hypothèse de recherche d'une observation sur l'enfance dans l'œuvre romanesque de l'écrivaine Calixthe Beyala. Il se propose donc d'interroger l'enfance telle qu'elle est représentée dans Le roman de Pauline, et La petite fille du réverbère de CALIXTHE BEYALA.

L'œuvre romanesque de Calixthe Beyala s'explique par sa position spéciale dans le champ littéraire et ses prises de position. Nous ajouterons que la récurrence de la thématique principale axée sur l'enfant a davantage motivé le choix de notre problématique. En effet, la romancière est considérée comme une « **femme de lettres iconoclaste dont les talents, les controverses et les postures ont marqué les écritures francophones féminines¹** » dès son entrée dans un champ littéraire africain dominé par les hommes.

Les œuvres de Beyala ont fait de l'enfance une thématique majeure, systématique et dont l'occurrence au fil des romans ne fait l'objet d'aucun doute. En effet, ce thème parcourt plusieurs de ses œuvres dont de nombreux personnages se situent bien dans cette tranche d'âge.

Deux romans (**Le roman de Pauline, et La petite fille du réverbère**) de la romancière qui traitent de l'enfance, mobilisent notre attention. La représentation de l'enfance s'y déploie en effet de manière assez particulière. Dans les deux romans convoqués, l'enfant est d'une certaine manière victime de maltraitance et de rejet. Il est laissé en rade du bonheur et du bien-être, sans cesse en conflit, dans un environnement familial et social qui lui paraît répulsif et hostile.

1. Nathalie Etoke et Alexie Tcheuyap, « *Présentation : Beyala romancière iconoclaste* », Présence Francophone, n°75, 2010, p. 5.

Les réflexions qui sont menées dans ce sujet s'articulent autour de la déconstruction de l'imaginaire conventionnel de l'enfance, un imaginaire paradoxal et déroutant au sein de la famille et de la société qui caractérisent l'univers des figures enfantines dans notre corpus.

Notre étude s'appuie sur les approches théoriques comme l'analyse du personnage et la narratologie. Elle analyse, à travers leurs caractéristiques, leurs actions et leur réseau relationnel, le parcours diégétique des personnages d'enfants afin de découvrir les significations rattachées à leur construction.

Ce parti pris infère un certain nombre d'enjeux que notre étude examinera. Quels sont les enfants qui habitent cet univers romanesque ? Quelles relations entretiennent-ils avec les autres personnages ? Quelles sont les problématiques sociales qui découlent de cette représentation particulière de l'enfance ? Existe-t-il malgré tout quelques possibilités de bonheur pour ces figures enfantines ? Les actions de ces enfants peuvent-elles être déterminantes dans leur devenir ?

Il est bon de préciser également que ces deux romans apparaissent comme de véritables récits d'enfance comme le définit Denise Escarpit : le récit d'enfance est « **un texte écrit [...] dans lequel un écrivain adulte, par divers procédés littéraires, de narration ou d'écriture, raconte l'histoire d'un enfant – lui-même ou un autre –, ou une tranche de vie d'un enfant : il s'agit d'un récit biographique réel – qui peut alors être autobiographique – ou fictif** ¹ »

Les récits mêlent humour et réalisme, l'histoire édifiante de deux enfants à travers deux aires géographiques différentes, d'une part, l'espace fictionnel d'Afrique et principalement du Cameroun dans **La petite fille du**

1. Denise Escarpit est citée ici par Alain Schaffner dans *L'ère du récit d'enfance* (en France depuis 1870), Arras, Artois Presses Université, coll. « Enfances », 2005, p. 9.

réverbère et, d'autre part, celui de la France avec **Le roman de Pauline**. Cette pluralité des espaces géographiques, tout en s'inscrivant dans des réalités culturelles variées, permet d'avoir un regard plus étendu sur l'enfance et d'ouvrir les perspectives d'analyse.

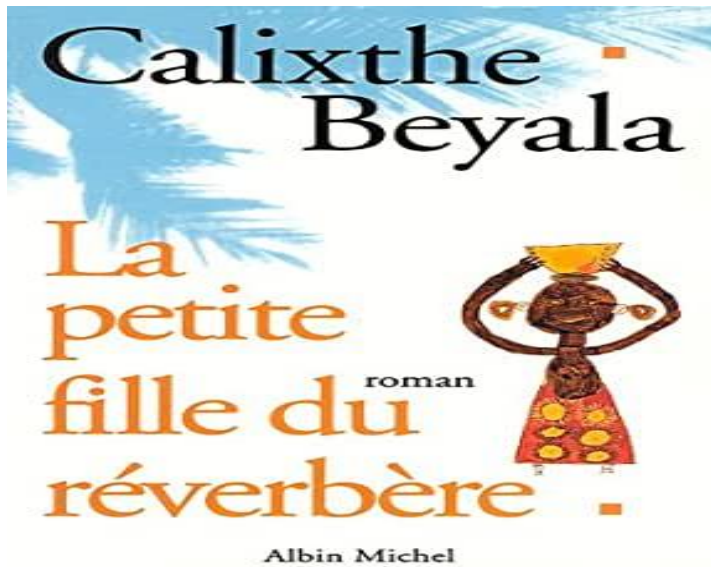
CORPUS

Notre choix porté sur deux œuvres couronnées de succès :

La petite fille du réverbère (1998)¹

Le roman de Pauline (2009)²

Résumé



La petite fille du réverbère est l'histoire d'une enfant, Beyala B'Assanga Djuli, surnommée Tapoussière, qui vit seule avec sa grand-mère à Kassalafam, un quartier pauvre de Douala, dans le dénuement total, avec en plus le poids de l'absence d'une mère qui la hait et d'un père inconnu. Entre l'école, les activités domestiques et une grand-mère qui a décidé de faire d'elle sa vraie héritière, elle occupe son temps à la recherche d'un père dont elle ne connaîtra, pour toute consolation, que le nom.

1. BEYALA, Calixthe, *La petite fille du réverbère*, Paris, Albin Michel, 1998.
2. BEYALA, Calixthe, *Le roman de Pauline*, Paris, Albin Michel, 2005.

Quant au second titre, à savoir



Le roman de Pauline, il s'inscrit quasiment dans la même lignée que le premier. Il relate la vie chaotique d'une petite fille du nom de Pauline à Pantin, une banlieue parisienne. Livrée à elle-même dans une famille plutôt difficile, elle vit partagée entre une mère acariâtre, qui la déteste, un frère délinquant et un monde de vices qu'elle côtoie au quotidien. Sa rencontre avec mademoiselle Mathilde, sa professeure de français, l'aidera à s'ouvrir à d'autres réalités. Tous deux, ces personnages d'enfants voient leur enfance volée et restent guidés par une quête, celle d'un mieux-être.

En effet, l'enfance est une période privilégiée de la vie humaine, marquée par l'insouciance, l'innocence, le bonheur et même un certain « **angélisme**¹ ».

1. Alain Schaffner (dir.), *L'ère du récit d'enfance* (en France depuis 1870), Arras, Artois Presses Université, coll. « Enfances », 2005, p. 56.

Ces réflexions considèrent l'enfance comme « **le plus bel âge de la vie**¹ », « **l'âge d'or**² » ou « **une époque paradisiaque et protégée**³ ». Cette gradation dans la qualification de l'enfance met l'accent sur la particularité de cette étape de l'existence qui rime en général avec quiétude et bonheur.

Jean-Jacques Rousseau, l'écrivain et philosophe, dans son ouvrage **Émile ou De l'éducation**, parlait de l'enfance comme d'un moment idéal où l'enfant se trouve « **sans souci rongé, sans longue et pénible prévoyance, tout entier à son être actuel, joui d'une plénitude de vie** »

Par cette conception idéalisant de l'enfance, se situent les œuvres de Beyala qui en donnent une représentation prenant « **le contrepied du mythe de l'enfance heureuse** » . Ce qui caractérise l'enfant dans les œuvres de notre corpus de recherche, c'est sa fragilité, son état de victime. Ce sont aussi ses interrogations, ses misères, ses errances dans un univers injuste.

Ces deux romans présentent la « **face noire de l'enfance** », c'est-à-dire dans des aspects qui montrent l'enfant avec la souffrance, les abus, bref avec des réalités multiformes qui empêchent son épanouissement. L'univers romanesque de Beyala peint plutôt « **une poésie de l'enfance paradoxale, voire une poésie de la non-enfance** ».

1. Alain Schaffner (dir.), *op. cit.*, p.16-17.

2. Cité par Kodjo Attikpoé (dir.), *Poétique de l'enfance. Perspectives contemporaines*, Paris, Le Harmattan, 2017, p. 12.

3. Alain Schaffner (dir.), *op. cit.*, p. 59.

4. Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, Paris, Garnier Flammarion, 1961 [1762], p. 489.

5. Alain Schaffner (dir.), *op. cit.*, p. 16.

6. *Idem*.

7. Kodjo Attikpoé (dir.), *Poétique de l'enfance. Perspectives contemporaines*, Paris, Le Harmattan, 2017, p. 14.

D'une part, l'enfant souffre d'une absence du ou des parents ; d'autre part, il évolue dans une société en proie aux vices de toutes sortes qui entraînent parfois la mort.

Les familles et les sociétés représentées dans les deux romans s'illustrent comme des obstacles dans l'avenir de l'enfant, des enfants qui ont perdu une partie spéciale de leur vie, comme Sélom Komlan Gbanou le décrit en disant: « **une enfance sans enfance¹**» Sur fond de conflits divers, notamment filial, l'enfant est privé de son enfance.

Concept de l'enfance:

Tirant son origine du mot latin **infantia²**, l'enfance est la période de la vie humaine qui va de la naissance à la puberté/l'adolescence. Le concept permet de désigner l'ensemble des enfants de cette âge. Et selon Émile Littré, l'enfance a été définie comme la « **période de la vie humaine qui s'étend depuis la naissance jusque vers la septième année, et, dans le langage général, un peu au-delà, jusqu'à treize ou quatorze ans³**».

Selon l'article premier de la CIDE (la Convention Internationale des Droits de l'Enfant) (CIDE), « **un enfant s'entend de tout être humain de moins de dix-huit ans, sauf si la majorité est atteinte plus tôt en vertu de la législation qui lui est applicable** □ ».

1. Sélom Komlan Gbanou « *De L'enfant noir à l'enfance noire dans le roman francophone. Le paradoxe d'une image* », Ute Fender, Liliana Ruth Feierstein (eds), *Enfances ? Représentation de l'enfance en Afrique et en Amérique Latine*, München, AVM édition, 2013, p. 221.
2. <https://lesdefinitions.fr/enfance>
3. Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Tome 3, Paris Gallimard/Hachette, 1973, p. 716.
4. Article premier de la Convention internationale des droits de l'enfant (CIDE), cité par Kodjo Attikpoé (dir.), (Kodjo Attikpoé (dir.), *Poétique de l'enfance. Perspectives contemporaines*, Paris, L'Harmattan, 2017, p. 9.).

Notre préoccupation sera donc de mettre en place un cadre de réflexion, une méthode de lecture qui **encadre l'analyse de la représentation de l'enfance dans nos deux romans**. Nous nous intéresserons aux personnages qui, dans les deux romans, s'inscrivent dans cette âge. Le personnage, dans les deux romans, prend ainsi de la consistance et est analysé en tenant compte des qualificatifs qui lui sont associés et qui permettent de l'identifier, de le distinguer.

Les modalités narratives dans les deux œuvres, nous nous intéresserons, dans le fonctionnement des récits, au statut du narrateur ou encore à la « **voix du récit¹** », car, selon R. Barthes, « **il n'y a pas de récit sans narrateur²** ». Comme l'un des « **donateur[s] du récit³** », c'est-à-dire « **une sorte de conscience [...] qui émet le récit** » ou plus simplement le narrateur, dans les différentes postures, reste une donnée essentielle dans l'analyse du récit. La narration telles que l'ordre dans lequel se déroule l'écheveau des événements ou encore la notion de focalisation seront également au centre de nos réflexions.

La littérature de Calixthe Beyala et l'écriture romanesque

Pour Calixthe Beyala, écrire est avant tout une passion, en quelque sorte une « **obsession** » ou une « **fantasmagorie** » : « **l'écriture pour moi c'est une drogue. Ma vie est localisée autour. C'est mon univers. J'aimerais laisser non pas quatre romans, mais cinquante ou davantage s'il le faut** ».

1. Roland Barthes, « *Introduction à l'analyse structurale des récits* », Poétique du récit, Gérard Genette, Tzvetan Todorov (dir.), Paris, Seuil, 1977, p. 38.
2. *Ibid.* p. 39.
3. *Idem.*
4. Tirthankar Chanda, « *L'écriture dans la peau. Entretien avec Calixthe Beyala* », Notre Librairie, n°151, p. 41.
5. *Idem.*
6. Narcisse Mouellé Kombi, « *Calixthe Beyala et son Petit prince de Belleville* », Amina, n°268, 1992, p. 10.

Elle consacre ses journées à cette activité contraignante (**Mon parcours, c'est « 20% de chance et 80% de travail¹ »**) qu'elle assume pleinement : « **J'aborde le livre en professionnelle de l'écriture. Comme quelqu'un qui est convaincu de l'utilité de transmettre le vécu, de faire connaître un continent et un pays qui me sont chers. Et pour cela, le roman, mieux que l'essai, me paraît le genre le plus approprié dans la mesure où il permet de toucher un public très vaste² ».**

Le roman étant, sans doute, le genre littéraire le plus représenté et le plus lu. L'écriture joue également un rôle dans la psychologie de Calixthe Beyala : « **Écrire n'est pas qu'une passion. C'est un besoin, une thérapie. Un travail de laboratoire³** » qui lui a « **permis de faire [s]on voyage intérieur□ ».**

Trois axes de réflexion.

Pour une meilleure organisation, nous suivrons trois axes de réflexion :
Le premier axe : **Désignations et caractérisation.** Ce faisant, nous caractériserons les enfants en suivant leurs traits ou particularités physiques, morales et psychologiques et nous verrons les situations collectives ou singulières dans lesquelles ils se trouvent tout au long des romans. Deuxième axe : **Différentes modalités narratives.** Nous y étudierons les différentes modalités narratives qui caractérisent la relation des événements dans les deux récits.

-
1. Calixthe Beyala, « *L'Afrique ne va nulle part* » Intervention prononcée lors du colloque « Où va l'Afrique » du 30 octobre 2006. [en ligne] http://www.fondation-res-publica.org/L-Afrique-ne-va-nullepart_a207.html [consulté le 25 février 2021].
 2. Narcisse Mouellé Kombi, « *Calixthe Beyala et son Petit prince de Belleville* », *op. cit.*, p. 10.
 3. Priscilla Wolmer, « *Calixthe Beyala, une perle rare!* » 18 Septembre 2010 [en ligne] <http://suite101.fr/article/calixthe-beyala-une-perle-rare--a18172> [consulté le 23 mars 2021].
 4. *Ibid.* p. 40.
-

Dans le troisième axe : **Relation enfance-société**, on va interroger certains motifs repérables à travers le fonctionnement et l'organisation des structures des sociétés mises en scène telles qu'elles apparaissent dans les deux œuvres, nous verrons comment l'univers de l'enfant est désorganisé et déconstruit.

Chapitre 1 - Désignations et caractérisation.

Le présent chapitre porte sur l'ensemble des traits (nom, physique, moral, etc.) qui caractérisent les enfants des deux romans. Il sera aussi question de les découvrir dans leurs actions ainsi qu'à travers le réseau de relations qu'ils entretiennent avec d'autres personnages. Plus simplement, nous analyserons les personnages d'enfants dans leur « être » et leur « faire », ce qui conduira à mettre l'accent sur les principaux personnages d'enfants, c'est-à-dire ces « **figures exceptionnelles autour desquelles s'organise nécessairement l'ensemble du récit**¹ ».

Sur cette base, deux personnages d'enfants, en l'occurrence **Pauline**, dans *Le roman de Pauline* et **Beyala B'Assanga Djuli**, dans *La petite fille du réverbère*, qui sont des personnages « **plus saillant[s] que les autres [et qui sont] mis en valeur à la fois par le système narratif et par la logique diégétique**² », attirent ici toute notre attention.

1.1- Pauline

Le nom est l'un des premiers éléments d'approche et l'une des premières marques de la connaissance du personnage. Selon Philippe Hamon, « **étudier un personnage, c'est pouvoir le nommer**³ ». Élément constitutif de « l'être ». Quant à Émile Zola, il en fait « **une question littéraire dont l'importance est décisive**□ », car, renchérit-il : nous mettons toutes sortes d'intentions littéraires dans le nom.

-
1. J-P. Goldenstein, Pour lire le roman. Initiation à une lecture méthodique de la fiction narrative, Bruxelles, Éditions A. De Boeck, 1980, p. 49.
 2. Michel Erman, *Poétique du personnage de roman*, Paris, Ellipses, coll. « thèmes et études », 2006 p.11.
 3. Philippe Hamon, *Le personnel du roman*. Le système des personnages des Rougon-Macquart d'Émile Zola, Genève, Librairie Droz, 1983, p.107.
 4. Zola est cité par Philippe Hamon dans *Le personnel du roman*. Le système des personnages des RougonMacquart d'Émile Zola, *op. cit.* p. 109.

Nommer, c'est avant tout désigner, c'est identifier un être, un objet ou une chose. À ce titre, le nom octroie au personnage un état civil et l'intègre à une famille, à une communauté, à une société. Il est aussi une marque de désignation individuelle au sein d'une collectivité.

Dans ce sens, Michel Erman rappelle que « **dans le roman, un nom propre suscite un effet immédiat d'individuation; il désigne une personne et une seule¹** », c'est-à-dire qu'il distingue un personnage. Ainsi, dans une œuvre, le nom est l'un des aspects permettant de créer, dans le texte, ce que Roland Barthes appelle « l'effet de réel ».

Pauline est le prénom du personnage principal d'un des romans de notre corpus, car il apparaît dans le titre de l'œuvre. Dès le paratexte, ce prénom annonce les couleurs et manifeste la présence du personnage. Pauline s'impose comme la figure centrale de l'histoire. En effet, le lecteur se rend vite compte que le titre **Le roman de Pauline²** relate bel et bien l'histoire de la vie de Pauline au sein de la petite banlieue de Pantin en France.

Ce personnage ne comporte pas de surnom. Il est associé au patronyme « Moundimbé », mais de manière indirecte. En effet, Pauline ne porte ce nom de famille. C'est seulement à travers l'apostrophe « **madame Moundimbé³** » adressée à la mère de Pauline par l'assistante sociale par déduction, un lien entre ce patronyme et le personnage de Pauline. Moundimbé est un nom africain, précisément malien comme l'indique la narratrice, évoquant son père : « **C'était un Africain qui venait du Mali** □ ».

1. Michel Erman, *Poétique du personnage de roman*, Paris, Ellipses, coll. « thèmes et études », 2006 p.33.

2. Calixthe Beyala, *Le roman de Pauline*, Paris, Albin Michel, 2009.

3. Calixthe Beyala, *Le roman de Pauline*, op. cit. p.18.

4. *Ibid.* p. 11.

De fait, le personnage Pauline est né d'une union mixte avec un père noir d'origine malienne, issu de l'immigration et une mère « **bien blanche et bien française** » (le roman de Pauline, p.70). Cet état de fait, Pauline l'exprime à sa grand-mère en des termes sans équivoque qui montrent quelques-unes des plaies du racisme dont la petite fille a manifestement souffert : « **C'était pas drôle d'aller chez toi, grand-mère. Tu nous demandais de nous cacher quand tes voisins te rendaient visite, t'en souviens-tu ? [...] Nous croyions que tu avais honte de nous, parce qu'on est noirs** » (le roman de Pauline pp.89-90). Pauline n'a pas de souvenir de son père qui est mort lorsqu'elle avait un an.

Tout au long de l'histoire, l'absence du père et l'indifférence de la mère, fondent toute la quête de Pauline ; quête de soi et surtout d'une figure parentale de référence. De la même manière, la mère dont nous ne connaissons que le prénom « **Thérèse** » (le roman de Pauline, p.93) prononcé une seule fois dans le roman ou l'appellation « **madame Moundimbé** » qui apparaît également une seule fois et qui rappelle le lien de conjugalité entre le père et la mère. Pauline est le personnage qui cherche à se connaître, notamment à travers ses origines.

Par ailleurs, Pauline est un prénom féminin qui s'inscrit dans la culture ou la tradition judéo-chrétienne. Il désigne généralement une personne de genre féminin. Selon Albert de Rochetal, le prénom Pauline fait référence à une personne dotée de « **côtés bizarres du caractère, sensible, passionnée, avec un besoin d'affection¹** ».

Pauline s'avère être un personnage instable, d'une grande susceptibilité. Pauline est par ailleurs un prénom assez commun, notamment en France ou dans les régions francophones.

1. Albert de Rochetal, *Le caractère par le prénom*, Paris, Paul Bischoff, 1908, p. 166.

En somme, le prénom Pauline sert de dénomination au personnage principal du roman et dénote un personnage déchiré, marqué par la souffrance intérieure et vivant un malaise profond. Dans l'ensemble du récit, le prénom Pauline incarne un être de fiction incompris.

1.2- Pauline est un caractère rétif

La caractérisation d'un personnage de roman procède également du dévoilement des éléments de son portrait physique et moral. Le portrait physique concerne généralement « **la figure, le corps, les traits, les qualités physiques, ou seulement l'extérieur [...]** ¹ », quand le portrait moral porte sur « **les mœurs, les caractères, les vices, les vertus, les talents, les défauts, enfin les bonnes ou mauvaises qualités morales, d'un personnage réel ou fictif** ² ».

Ainsi, le personnage de Pauline est doté d'« **un corps romanesque** ³ », « **une cohérence fictionnelle et suscite, ainsi, un effet de présence dans la conscience du lecteur** □ ». Seules deux séquences textuelles brèves permettent de dessiner les traits physiques du Pauline ; Pauline est âgée de « **huit ans** » (le roman de Pauline, p.7) à l'ouverture du roman, et « **de quinze ans** » (le roman de Pauline, p.133) à sa fin, ce qui l'inscrit évidemment dans la catégorie des enfants, telle que définie précédemment.

Mais il est bon à noter que l'essentiel de la vie dans le récit se déroule durant sa quatorzième et quinzième année, donc au cours de son adolescence.

1. P. Fontanier est cité par Roland Le Huenen, Paul Perron, Balzac, sémiotique du personnage romanesque : *l'exemple d'Eugénie Grandet*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1980, p. 47.

2. *Idem*.

3. Jean Verrier, *Les débuts de romans*, Paris, Bertrand-Lacoste, 1988, p. 55.

4. Michel Erman, *op. cit.*, p. 51.

L'aspect physique de Pauline montre qu'elle souffre d'une sorte de malformation congénitale : **À douze ans, j'ai remarqué que j'avais une jambe plus longue que l'autre, je n'en parlai à personne, consciente que toute faiblesse me mènerait à ma perte. Je cachais mon handicap en traînant les pieds, en m'appuyant aux portes, aux murs, pour ne jamais me tenir droite. Cette manière de me déplacer agaçait maman [...]** (le roman de Pauline, p. 7-8).

D'une part, cette séquence révèle la révélation tardive du handicap et, d'autre part, la négligence de la mère de Pauline. Par ailleurs, elle montre la souffrance de Pauline en évoquant les conséquences de ce désavantage physique. Enfin, on peut le dire, l'aspect physique devient une source de conflits entre la mère et la fille.

Par ailleurs, la couleur de la peau nourrit également ce conflit. Pauline est une métisse et les préjugés de couleur jouent un rôle non négligeable dans le récit, à un tel point que la mère traite sa propre fille de « **sale noiraude** » (le roman de Pauline, p. 61). Mais, on peut voir, aussi un portrait physique plutôt méliorative, des qualificatifs décrivent, le visage, la forme du nez, l'état des dents, la couleur des yeux et la forme de la bouche du personnage de Pauline : **Pas mal du tout, je dirai même adorable, oui, tout bonnement adorable. J'ai un assez beau visage, même s'il manque un peu de cohésion à cause de mon nez qui bifurque vers la droite. Mes dents sont magnifiques. Les garçons complimentent souvent mes yeux en amande et j'ai une bouche aux lèvres si charnues qu'elles paraissent toujours prêtes à exploser** (le roman de Pauline, p. 55).

En somme, l'analyse du portrait physique du personnage de Pauline, montre une enfant au physique moyennement attirant avec un handicap

qui ne passe pas inaperçu. L'aspect physique du personnage reste marqué par la difformité et une certaine beauté.

Aussi, Le vêtement, un code d'appartenance. Le vêtement est un moyen de dissimulation mais aussi de révélation qui a tout son intérêt dans la présentation du personnage car, comme l'écrit Michel Butor, « **un personnage, un personnage de roman, [...], n'est jamais un individu, un corps seulement, c'est un corps vêtu, armé, muni ¹** ».

Le vêtement peut en effet être un indicateur de l'origine, de l'appartenance à une culture, à un milieu social. C'est aussi un mode de communication (non verbale) qui exprime, avec ses propres codes, une distinction, une affirmation de soi ou de sa personnalité. « **Le vêtement est plus qu'un paraître, c'est une manière d'être ce que l'on veut être ²** », écrit Michel Erman.

On observe que les vêtements de Pauline sont peu nombreux et se limitent aux « **mêmes vêtements tristes [qu'elle] porte depuis trois jours** » (le roman de Pauline, p. 136). Les vêtements de Pauline sont composés d'habits et de chaussures. Ses vêtements sont pour elle-même un facteur d'embarras dans la mesure où elle refuse de les montrer aux autres enfants et surtout à sa professeure mademoiselle Mathilde.

Le manque décrit mieux la situation vestimentaire du personnage, mettant ainsi à nu sa condition sociale et l'état d'esprit qui en découle, à savoir la confusion et la honte. En effet, parlant de sa professeure, Pauline lance : « **je ne veux pas qu'elle me voie dans les mêmes vêtements tristes [...]. Qu'elle contemple ma misère** » (le roman de Pauline, p. 136).

1. Michel Butor, *Répertoire II*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1964, p. 54-55.

2. Michel Erman, *op. cit.*, p. 67.

Le regard de l'autre devient donc source de gêne, de malaise. Ainsi, les vêtements de Pauline sont clairement spécifiés et se composent, notamment, de « **jean** » (le roman de Pauline, p. 89), d'une paire « **de baskets** » (le roman de Pauline, p. 89), de marque « **Adidas** » (le roman de Pauline, p. 11) et d'« **Anorak** » (le roman de Pauline, p. 16). Ces modes ou usages vestimentaires particuliers rythment donc la vie des enfants de la banlieue de Pantin et traduisent la démesure, et la fantaisie qui caractérisent généralement cette tranche d'âge.

Le vêtement établit ainsi un lien communautaire; il devient un facteur de reconnaissance. Cela répondant aux préoccupations de sa camarade de classe Lou qui se plaignait d'être exclue de la communauté, Pauline explique : **Je n'ai pas envie de lui expliquer qu'il y a en banlieue une manière de se comporter et de parler qui donne son sens à la couleur de sa peau, à sa condition sociale, en deux comme en dix, je ne veux pas lui fournir les codes nécessaires pour qu'elle soit intégrée et considérée comme une des nôtres : une vraie Noire** (le roman de Pauline, p. 35).

Plus clairement, ces propos signifient que ce qui vaut pour le langage et le comportement, l'est également pour l'habillement. En définitive, les vêtements de Pauline qui s'apparentent à ceux qu'arborent également les autres jeunes de Pantin, présentent le style, la mode ou la tendance vestimentaire d'une communauté, d'un groupe social.

Abordant le portrait moral du personnage, ses qualités et défauts, nous remarquons que Pauline apparaît comme un personnage sans grande profondeur psychologique, avec des défauts qui prédominent sur les qualités. Ce qui caractérise Pauline, ce sont ses multiples écarts de

conduite, sa désinvolture et son instabilité qu'elle qualifie elle-même de « **disjonction comportementale** » (le roman de Pauline, p. 149).

De fait, les actions de Pauline apparaissent comme des réactions ou simplement des attitudes défensives face aux souffrances qu'elle subit. On peut donc affirmer que Pauline est avant tout une victime de son environnement immédiat qui manque de figure référentielle. Ensuite, ce souligne la violence verbale de Pauline tout en marquant son manque de respect et de considération manifeste à l'égard de sa mère, comme elle laisse entendre : **Je ne suis pas une mauvaise fille, maman. Je veux que tu t'enfonces ça définitivement dans le crâne. Ou que tu le croies. Je ne suis pas une sainte non plus, loin s'en faut. Mais les prochaines fois qu'il te prendra l'envie de me frapper, je ne te laisserai peut-être pas faire. Je suis ta fille, mais il se pourrait que je ne te laisse plus me corriger** (le roman de Pauline, p. 62).

Au total, on peut retenir que Pauline est un personnage d'enfant avec des défauts et des qualités. Sa personnalité peut être analysée comme la résultante d'une enfance à la fois bridée et sans direction.

1.3- La petite fille du réverbère, symbole de lumière et d'éveil

Le personnage principal du roman a une triple dénomination dont Beyala B'Assanga Djuli constitue la première. Ce nom du personnage prend sa source dans la tradition africaine, sans doute une manière d'enraciner le personnage dans le terroir et les réalités des enfants d'Afrique. On peut observer qu'il y a une identité parfaite de patronyme entre Beyala, le personnage fictif et Beyala la romancière. Un nom renferme sa part de symbole et même de mystère.

Il apparaît comme un nom motivé comme l'affirme Grand-mère à la naissance du personnage, d'« **une lignée [qui] ne fait que commencer** » (La petite fille du réverbère, p. 34) et qu'il est impératif de préserver de l'extinction.

En effet, Beyala B'Assanga Djuli est un nom qui se présente comme une invitation à une réflexion et à une projection dans le futur. Les propos de Grand-mère, s'adressant à cette fille (âgée 6 ans), sont significatifs à cet effet : « **Tu es mon double. T'as été choisie par les esprits pour mener à terme mes combats** » (La petite fille du réverbère, p. 40). Le nom est un nom qui symbolise le défi de l'avenir, le lien entre le passé, le présent et le futur. La signification la plus pertinente de ce nom est certainement celle que livre la narratrice elle-même : « **Je m'appelle Beyala B'Assanga Djuli, ce qui signifie "Reine d'Assanga"** » (La petite fille du réverbère, p. 11). Ainsi, par son nom, Beyala est un personnage précieux, élevé à un rang supérieur et à la dignité de « reine

En plus du nom, le personnage principal porte deux surnoms dont Tapoussière est le plus utilisé. Comme le nom et le prénom, le surnom fait partie de la catégorie des « **désignateurs nominaux** ¹ » d'un personnage. Et comme l'indique Michel Erman, « **le surnom possède une valeur caractérisante plus forte qu'un nom. [...] Le surnom joue le rôle d'un commentaire métalinguistique qui explique le personnage tout en le singularisant** ² ».

La seconde manière de surnommer le personnage d'enfant Beyala B'Assanga est l'utilisation de « La petite fille du réverbère ». Ce « **désignateur périphrastique** ³ » est d'autant plus marquant qu'il constitue le titre du roman. D'une part, ce surnom est la synthèse de la vie du personnage Beyala B'Assanga Djuli et, d'autre part, il évoque l'estime et l'affection que lui traduisent ses compatriotes. Il symbolise cette lueur qui surgit de l'opacité de l'obscurité, de la misère et de l'indifférence, pour annoncer l'aube pleine de promesses.

1. Yves Reuter, *L'analyse du récit*, Paris, Armand Colin, 2007[2001], p. 67.

2. Michel Erman, *op. cit.*, p. 43.

3. Yves Reuter, *op. cit.*, p. 67.

Du surnom Tapoussière, nous passons à une dénomination plus valorisante:

« **Je m'appelais désormais la petite-fille-du-réverbère et j'endossais les vêtements de ce personnage que mes compatriotes m'avaient donnés. J'avais changé ; du moins la perception qu'ils avaient de la petite-fille-du réverbère différait fondamentalement de celle de Tapoussière** » (La petite fille du réverbère, p. 199).

Par ailleurs, on remarque que ce surnom est dévoilé à un moment important marqué par le changement qualitatif du personnage et l'évolution positive de la conception générale des autres personnages à son égard. Le personnage connaît donc une mutation de son statut diégétique, suite à sa réussite au « **certificat** » (La petite fille du réverbère, p. 197). Il passe ainsi de l'état d'enfant marginal à la recherche d'un père et de l'affection maternelle, au statut enviable d'enfant adulé et dont tout le monde « **[chantait] [la] victoire** » (La petite fille du réverbère, p. 198). Le surnom la petite fille du réverbère peut également s'interpréter comme une révélation d'une enfant, sans destin, devient quelqu'un d'important.

Au total, le second surnom que porte le personnage est synonyme de courage, d'éveil et d'une certaine victoire sur le destin. Il indique le passage de l'ombre à la lumière et exprime la renaissance.

Beyala B'Assanga Djuli a un aspect physique peu attrayant et marqué par un retard de croissance. Pour l'essentiel, le portrait physique de Beyala B'Assanga Djuli reste dynamique, plein de développement, passant d'un âge à un autre. Il est significatif de préciser que l'essentiel du récit se déroule durant quelques mois de la onzième année du personnage principal.

Toutefois, quelques traits restent constants et participent à la caractérisation d'un personnage d'enfant d'apparence rachitique et atteint d'un retard de croissance, lié à la malnutrition et à l'ampleur des tâches domestiques : aller au marigot, balayer la cour, élever le bétail et se réveiller à l'aurore, etc., sont si nombreuses et lourdes pour la petite fille que la narratrice précise : « [...] **à onze ans, j'en faisais sept** » (La petite fille du réverbère, p. 40).

Un personnage au physique fort peu attrayant qui suscite encore les moqueries de ses congénères : [...] **pour le reste j'étais plate comme un dessous de casserole. Mes cheveux cactus étaient implantés en désordre sur mon crâne et ma peau, couleur d'huile de palme, incitait mes petits camarades à m'insulter si profondément que j'avais l'impression que c'étaient des pierres qu'ils brisaient sur ma tête** (La petite fille du réverbère, pp. 40-41).

Cet état reflète sa condition sociale qui le contraint à habiter avec sa grand-mère dans une **case délabrée** (La petite fille du réverbère, p. 65) et à croupir dans la misère, sans que sa situation matérielle et financière ne connaisse la moindre possibilité d'amélioration.

Les vêtements qu'elle porte, rarement évoqués: « **Je m'efforçais d'être un peu plus propre. Je ne m'enfonçais plus le doigt dans le nez. Je lavais mes vêtements** » (La petite fille du réverbère, p. 199).

L'analyse de la caractérisation du personnage a permis de mettre en relief et en opposition deux moments forts de la vie du personnage. Le premier moment présente un personnage malpropreté, le second tend à décrire un personnage dans ses efforts de transformation qualitative.

1.4- Un enfant courageux et plein de confiance

Selon le portrait moral de Beyala B'Assanga Djuli, le personnage peut être vu comme un enfant doté d'un courage à toute épreuve dominante. Malgré sa condition misérable, la petite fille affronte des situations insupportables pour un enfant, elle réussit, dans ses études, à s'imposer dans ce quartier populaire, et à mériter le respect et la considération de tous.

À cet égard, aussi, les actions et propos de Grand-mère lui donnent davantage de confiance. Grand-mère choisit Beyala B'Assanga Djuli, au sein de cette grande famille de « **cousins, oncles, tantes et petits-cousins** » (La petite fille du réverbère, p. 226), pour assumer la part la plus importante de sa vie, pour porter son combat, à savoir le renforcement de son œuvre terrestre. L'acte de Grand-mère va au-delà du symbole, il montre l'étendue de sa confiance en sa petite fille : « **Tu feras reproduire cette cane et ce canard. Avec cette cane et ce canard tu feras reproduire notre peuple. Avec cette cane et ce canard, tu enrichiras notre peuple. Avec cette cane et ce canard, tu rebâtiras notre Royaume** (l'avenir du royaume des Issogos devient dorénavant la mission de Beyala B'Assanga Djuli) » (La petite fille du réverbère, p. 230).

Les propos de Grand-mère traduisent clairement la transmission de pouvoir, le passage de témoin entre générations ; l'ancienne et la nouvelle.

Au total, le personnage principal du roman La petite fille du réverbère reste caractérisée par sa condition sociale misérable. Cette situation d'infortune sociale reflète son aspect physique négligé qui traduit une trop grande saleté, résultant de privations de toutes sortes. Mais ces

caractéristiques n'occultent pas les grandes qualités de courage, et de confiance que le personnage inspire et qui constituent ses marques distinctives essentielles. En cela, on peut affirmer que Tapoussière est un être de fiction qui représente une source de motivation et d'inspiration pour d'autres enfants.

Ainsi, cette section de notre étude a permis de présenter les figures de l'enfance en mettant en évidence leurs principales caractéristiques: leur identité, leurs traits distinctifs, leur état d'esprit et les motivations de certaines de leurs actions. Pauline est une adolescente dont l'enfance a été volée. Son attitude excessive, sa colère, son caractère insoumis, bref son « **inadhérence** » (le roman de Pauline, p.83) sociale traduisent bien toutes les misères subies. Quant au personnage Beyala B'Assanga Djuli, malgré sa condition sociale défavorable, pendant son enfance, Beyala B'Assanga Djuli est doté de nombreuses qualités et incarne certaines valeurs.

Chapitre 2- Différentes modalités narratives

Dans ce chapitre, on va discuter la question de la narration et ses différentes modalités dans les deux récits. En effet, selon Jean-Philippe Miraux, **le personnage est un organisateur textuel qui « [...] conditionne [...] en partie l'existence de la narration¹ »**. Quant à Mieke Bal, elle établit même une parfaite équivalence entre histoire et récit, car souligne-telle, **« un récit est le signifié d'un texte narratif. Un récit signifie à son tour une histoire²»**.

Ce qu'il convient c'est le fait que la relation de cette histoire nécessite la mobilisation d'un certain nombre de ressources littéraires dont, entre autres, le recours indispensable à la narration. Sur cette base, il s'agira ici de découvrir et d'analyser la manière dont l'histoire est racontée. Au niveau du fonctionnement narratif, les deux romans déroulent des stratégies qui s'apparentent même s'il est possible de relever quelques points de différence.

Dans les deux cas, la narration est organisée autour de l'enfant qui se trouve ainsi placé au cœur des événements. Dans les deux récits à l'étude, la narration est essentiellement l'œuvre des personnages d'enfants eux-mêmes, en effet, d'un roman à l'autre, la narration est tenue et conduite par les enfants.

2.1- Le roman de Pauline : une voix narrative unique

Dans Le roman de Pauline, c'est Pauline la narratrice qui conduit le récit, exprime ses pensées, ses sentiments et présente les personnages et les événements de l'histoire. Elle s'affirme comme l'instance organisatrice du récit auquel elle assure, par sa voix, cohérence et unité.

1. Jean-Philippe Miraux, *Le personnage du roman : genèse, continuité, rupture*, Paris, Éditions Nathan, 1997, p.10.

2. Mieke Bal, *Narratologie*, Utrecht, Hes Publishers, 1984, p. 4.

Les événements de sa vie personnelle, ses actions et celles des autres sont racontés par elle et c'est par sa voix que passe toute l'histoire.

Le recours au pronom de la première personne « je » (sujet d'un état ou d'une action) montre que « le narrateur parle en son nom, ou au moins ne dissimule pas les signes de sa présence. Le lecteur sait ainsi que l'histoire est racontée, médiée par [lui] ¹ ».

C'est donc par le pronom « je », que la narratrice raconte sa vie, exprime ses états d'âme, ce qui fait de son histoire une autoreprésentation :

J'allais sur mes huit ans lorsque Fabien, de deux ans mon aîné, me brisa la mâchoire d'un coup de poing. Je pleurai beaucoup, saignai autant. Mais maman qui savait que la vie avait plus d'un mauvais tour dans son sac, me dit : «C'est pas grave, Pauline. Sois forte ». Une fois la douleur passée, ma gencive cicatrisée, elle ne se soucia pas de savoir si les difficultés que j'éprouvais à mastiquer les aliments allaient avoir des conséquences sur ma santé. Ce n'était pas bien grave du moment que je pouvais me nourrir convenablement. J'évoluais dans un monde où rien n'était grave.
(Le roman de Pauline, p.7)

Ainsi, jusque dans le dernier passage du roman, la preuve reste faite que Pauline garde toujours la narratrice de son récit personnel. « **Mademoiselle Mathilde m'a pris la main et j'ai pensé qu'il me faudrait du temps pour écrire le livre de ma mère. [...] Peut-être que je n'écrirai jamais le livre de ma mère. Alors tant pis** » (Le roman de Pauline, pp.213-214) Dans cet extrait du roman, la narratrice se manifeste également à travers des indices de diverse nature grammaticale : pronoms personnels compléments, pronoms possessifs, adjectifs possessifs, « me, mon, ma ».

1. Yves Reuter, *Introduction à l'analyse du roman*, Paris, Nathan, 2000, p. 61.

Ils renvoient tous à l'unique et même voix narrante : « **Je me suis dirigée vers le commissariat, j'aurais pu m'y rendre les yeux fermés tant j'ai l'habitude d'y aller faire des dépositions bidon et des faux témoignages pour sauver mon frère. Les policiers écoutent souvent mes mensonges sans protester [...]** » (Le roman de Pauline, p.40)

En effet, le personnage-narrateur occupe « **la position focale** ¹ » et son point de vue, celui de l'enfant âgé de quatorze à quinze ans, reste dominant dans le récit, ce qui a pour effet de renforcer sa présence personnage protagoniste.

Nous avons une focalisation interne, Pauline présente elle-même les événements et livre les informations sur les autres personnages du roman. C'est ainsi qu'on sait par exemple que Fabien, son « **aîné de deux ans** » (Le roman de Pauline, p.7) est un personnage aux multiples facettes, à la fois « **turbulent, agité, violent, mais également protecteur** » (Le roman de Pauline, p.211). C'est le même angle que Nicolas, qu'elle appelle « **mon fiancé** » (Le roman de Pauline, p.28)

Contrairement à bien des récits, dans Le roman de Pauline, la narration est généralement simultanée. En effet, les événements se déroulent au moment où ils sont narrés, d'où l'emploi du présent de narration comme le temps dominant qui apporte au récit actualité et vivacité : **Je vois les gens aller et venir. Je me demande ce qu'ils font dans la vie, sont-ils célibataires, amoureux, pauvres, malheureux ou pleins de projets ? Sont-ils laveurs de cadavres ou se teignent-ils les poils du pubis ? Certains s'arrêtent devant la banque, introduisent leur carte bancaire dans le distributeur, regardent autour d'eux, inquiets, puis composent leur code secret. Ils tapotent le clavier, le tapotent encore et encore.** (Le roman de Pauline, p.169)

1. Gérard Genette, « *Nouveau discours du récit* », Discours du récit, Paris, Seuil, 2007[1972], p. 214.

On peut le voir, les différentes actions se situent sur la même ligne de temps et s'accomplissent au moment même où elles sont racontées par la narratrice. Il produit chez le lecteur le sentiment que toute la vie de la narratrice mais aussi celle des autres personnages se déploient en direct sous ses yeux.

2.2- La petite fille du réverbère : une narration complexe

En effet, dans **La petite fille du réverbère**, la narration est également assumée par un « je » dont l'identité est aisée à décider, le personnage principal Beyala B'Assanga Djuli. C'est en effet, à la fois personnage et narratrice qui prend l'histoire à son propre compte.

C'est elle qui livre aux lecteurs sa propre histoire. L'histoire de sa naissance et de sa famille : « **Je m'appelle Beyala B'Assanga Djuli, ce qui signifie "Reine d'Assanga". J'ai hérité de Grand-mère un bout de brousse que l'avancée des progrès techniques n'a pas pris en pitié** » (La petite fille du réverbère, pp. 11-12).

Dans **La petite fille du réverbère**, la narration est marquée par une certaine complexité. Diverses stratégies narratives sont mises en œuvre ; la première, qui concerne la première partie du roman intitulée « **Genèse** », est caractérisée par l'absence de la narratrice. Elle se contente juste de raconter, de rapporter l'histoire d'un autre personnage, en l'occurrence Grand-mère, dont elle campe la vie dans son village « **Issogo** » (La petite fille du réverbère, p. 14). Grand-mère est présentée comme un personnage ayant une forte personnalité et à qui « **rien ne [...] résistait** » (La petite fille du réverbère, p. 18).

L'histoire de Grand-mère est marquée par une narration ultérieure, car elle est racontée après qu'elle s'est déroulée, donc bien antérieure à la naissance de la narratrice.

Dans La petite fille du réverbère « **l'instance productrice du discours narratif** ¹ » et le protagoniste sont les mêmes, une narratrice qui raconte l'histoire de sa Grand-mère sans y prendre part. La narratrice est le personnage Beyala B'Assanga Djuli et le sujet de l'histoire reste Grand-mère et les siens.

De fait, la narratrice ne se raconte pas mais raconte, par la troisième personne « elle », ou par le nom Grand-mère :

En 1945, il ne resta au village qu'une famille constituée d'une vieille femme qui se desséchait en tétant sa pipe. Grand-mère avait soixante ans et des poussières. Elle décida de quitter Issogo parce qu'il était temps de toucher du doigt cette France, ce poulassie qui avait foncé dans sa vie comme des milliers de criquets dans un champ, saccageant tout ! Elle se promena entre les tombes. « Il est temps d'affronter l'ennemi », dit-elle. (La petite fille du réverbère, p. 14).

Jusqu'à la fin de la première partie du roman, le pronom de la première personne « je » réapparaît comme on peut le remarquer dans la phrase suivante : « **Je naquis en 1961, un soir de pleine lune entre les hurlements de maman à qui je déchirais les entrailles et l'assistance d'une grosse sage-femme corsetée, à la respiration sifflante, qui réclamait des choses saugrenues [...]** » (La petite fille du réverbère, p. 34).

Le « je » se situe entre la fin de l'histoire de Grand-Mère et le début de celle de Beyala B'Assanga Djuli, comme si elle la transmission symbolique de ses pouvoirs à la seconde.

1. Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p.226.

Le récit personnel de Grand-mère devient le passé de l'Afrique et de porter un regard critique sur la colonisation française soulignée « **l'avancée des progrès scientifiques** », « **les mailles de la science** » (La petite fille du réverbère, pp. 11-12).

La seconde stratégie narrative qui caractérise le reste du roman, Beyala B'Assanga Djuli comme narratrice. Mais cette fois, la narratrice est partie de l'histoire qu'elle raconte, elle est l'héroïne. Elle raconte donc sa propre histoire. Elle parle également de Grand-mère, totalement « **dépouillée de l'emblème de son autorité** » (La petite fille du réverbère, p. 15), jusqu'à sa disparition mystérieuse, à son rêve de rebâtir son royaume. Elle présente aussi Andela, sa mère, femme de triste réputation, « **menteuse [...], sans rigueur morale** » (La petite fille du réverbère, p. 223). En effet, Andela est présentée comme un personnage qui « **gardait ses jambes écartées la plupart du temps** » (La petite fille du réverbère, p. 223).

En fin, on peut noter que la perspective narrative dans *La petite fille du réverbère* se situe néanmoins dans la même logique que dans *Le roman de Pauline*. La focalisation est interne mais variable.

Moi, j'étais sale et convaincue de ne pouvoir inspirer que deux sentiments : le dégoût ou la haine. J'avais beau me laver, me frotiler au kuscha, la poussière restait inlassablement inexorablement collée à ma peau. Grand-mère me disait que c'était parce que j'avais été conçue sous l'emprise des instincts dans un monde régi par la foi chrétienne ou la tradition. Mes compatriotes me surnommèrent « Tapoussière ». Si cette appellation me heurta au début, plus tard elle me réconcilia avec une certaine nature (La petite fille du réverbère, p. 43).

La narratrice décrit ses sentiments, ses impressions et même ses réflexions. Les faits présentés ici sont vus selon sa conscience d'enfant habitué aux sarcasmes des autres. La prise en compte du point de vue de Grand-mère dont l'influence sur le parcours de la petite fille du réverbère est marquante. Deux personnages dont la destinée est étroitement liée.

2.3- Le langage enfantin

Dans *Le roman de Pauline*, le langage des enfants est caractérisé par une liberté de ton. Tout se passe en effet comme si tout était permis et qu'il n'y avait aucune norme ou restriction langagière. Les enfants s'expriment sans contrainte. Leur liberté d'expression n'est soumise à aucune censure.

Deux situations sont à observer. D'un côté, il y a le cas de **Lou**, une élève intelligente. Elle vit avec « [...] **une mère si cultivée** » (Le roman de Pauline, p.105) qui lui enseigne « **les bonnes manières** » (Le roman de Pauline, p.109) Elle (**LOU**) s'exprime généralement avec une certaine rigueur et même de manière soutenue.

De l'autre, les autres enfants, Pauline, Fabien, Nicolas, Mina ou Michel s'expriment dans un langage spontané et débridé. Le vocabulaire et les expressions qu'ils utilisent relèvent le plus souvent du registre familier ou populaire. Leur langage est débarrassé de toutes scories et formalisme et est riche de mots adaptés à leur quotidien, au cercle social auquel ils appartiennent.

Par exemple, alors que Lou emploie le verbe « **enquiquiner** » pour signifier son agacement face à l'inimitié des autres enfants, Pauline ne s'embarrasse pas de dire bonnement : « **Faire chier** » : « **Que c'est joli**

ça, "enquiquiner", ai-je pensé. C'est vraiment chou comme tout. Il faudrait que j'utilise ce mot. "Faire chier" est vulgaire, grossier, ça fait langage de rue, mais "enquiquiner" est imagé, distingué, élégant, on se croirait dans un téléfilm en costumes » (Le roman de Pauline, p.34)

Par ses propos, Pauline confesse clairement que son langage est bien différent de celui de Lou qui est plus recherché. Par ailleurs, le bref échange entre Pauline et la mère de Lou, cette « **Africaine qui a été à l'université** » (Le roman de Pauline, p.105), montre que le langage est bien une question de milieu et d'appartenance.

-Tu as peut-être été malade, ma fille ?

-Non, madame. L'école me faisait chier.

-On dit " l'école m'ennuyait", m'interrompt-elle. "Chier" est un mot vulgaire, surtout venant de la bouche d'une aussi jolie fille que toi (Le roman de Pauline, p.107) De fait, les enfants s'autorisent transgresser les bonnes mœurs et la morale : « **On se la grille cette clope** » (Le roman de Pauline, p.32), « **les meufs**, (Le roman de Pauline, p.33), « **vache** » (Le roman de Pauline, p.53), « **salope** » (Le roman de Pauline, p.71), « **buter** » (Le roman de Pauline, p.71), « **pute** » (Le roman de Pauline, p.71), « **la racaille** » (Le roman de Pauline, p.105), « **conneries** » (Le roman de Pauline, p.109), « **Occupe-toi de tes fesses** » (Le roman de Pauline, p.113), « **mec** » (Le roman de Pauline, p.144).

Aussi, on note l'absence du « ne » de la négation, le recours à des propositions averbales, l'utilisation des répétitions, l'ellipse grammaticale, des interjections ou encore la juxtaposition des phrases. En outre, le

langage des personnages d'enfants est marqué par des mots impudents qui attirent l'attention du lecteur.

Le langage de l'enfant dans *Le roman de Pauline* montre qu'il est marqué par la liberté, la vulgarité avec, en plus, la banalisation de la sexualité. Selon les propos de Marcel Proust, on peut dire que la manière dont les personnages s'expriment est révélatrice de « **leur caractère ou leurs ridicules** ¹ ». Ainsi, le langage demeure un aspect important de caractérisation de l'enfant, notamment dans ses émotions, ses interrogations et ces réactions. Globalement, l'enfant ou l'adolescent utilisent le langage propre à l'adolescent.

Quant au fonctionnement du langage des enfants, dans *La petite fille du réverbère*, est différent. Cette différence peut s'expliquer par l'âge des personnages principaux Pauline (une adolescente de quinze ans) et Beyala B'Assanga Djuli (âgée de onze ans).

Dans le roman de *La petite fille du réverbère*, les enfants s'expriment en utilisent un langage standard, soutenu et décent. Ils se sont décrites avec des caractéristiques essentielles de la modération. Chez Beyala B'Assanga Djuli, jamais un mot, une expression ne paraît plus haut. Les propos de la petite fille sont caractérisés par le respect de l'autre, la politesse.

Par ailleurs, on note le bannissement du langage sexuel avec notamment l'économie des mots et expressions salaces qui essaieraient le discours des adolescents dans *Le roman de Pauline*. Les cas qui existent, rares et relèvent de l'exception. De fait, le langage utilisé n'est plus grossier. Mais, un langage soutenu ou même littéraire, une syntaxe plus élaborée avec des phrases complexes. « **Maria Magdalena-des-Saints-Amours entra, entourée d'un halo d'amour. Elle s'était faite belle pour Maître d'École, prête à s'offrir et à se faire désirer de nouveau [...]** » (*La petite fille du réverbère*, p. 133).

1. Marcel Proust est cité par Michel Erman, *op. cit.* p. 82.

Ici, le discours de la narratrice, laisse sous-entendre un acte sexuel, mais d'une manière décente.

On peut dire que le langage du récit dans *La petite fille du réverbère* reste globalement celui d'un enfant qui utilise le langage d'adulte. Tout se passe comme si la voix de l'enfant emprunte celle de l'adulte. À ce stade, il est bon de mentionner que les pratiques langagières du personnage d'enfant Beyala B'Assanga Djuli sont inspirées de son environnement d'évolution, des principes éducatifs transmis par Grand-Mère qui veut la façonner à son image et la préparer à « **prendre[e] la relève** » (*La petite fille du réverbère*, p. 69).

Ces faits de langage suscitent diverses réactions de la curiosité. On peut citer « **bâtonmanioqués** » (*La petite fille du réverbère*, p. 76), « **matuvuismes** » (*La petite fille du réverbère*, p. 90), « **petitbateautés** » (*La petite fille du réverbère*, p. 155), « **tchin-tchinisaient** » (*La petite fille du réverbère*, p. 190). Elles suscitent également des interrogations, relativement à leurs référents au niveau sémantique. Toutefois, on peut observer que ces procédés constituent l'une des marques de l'esthétique de la romancière **Calixthe Beyala**.

Et comme l'affirme Emmanuel Matateyou, cette utilisation particulière de la langue permet finalement à Calixthe Beyala de « **mieux réussir son aventure d'écriture** ¹ ». Sous ce rapport, il apparaît clairement qu'elle prend des aises avec la langue française qu'elle innove et enrichit de nouvelles constructions par la mobilisation de ressources langagières variées.

1. Emmanuel Matateyou, « *Calixthe Beyala, entre l'oral et l'écrit-cercueil : essai d'analyse du nouveau discours féminin francophone en Afrique noire* », dans Jean Cléo Godin (dir.), *Nouvelles écritures francophones. Vers un nouveau baroque ?*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Espace littéraire », 2001, p. 379.

En somme, le langage des enfants dans les deux romans montre finalement que le langage reste un phénomène linguistique mouvant, basé sur les réalités socioculturelles, les rapports entre interlocuteurs, et leurs âges ou leurs actes de communication.

Chapitre 3- : Relation enfance-société

La société est à la base de la déconstruction ou à la déstructuration de l'univers de l'enfance: l'enfant est une « **victime** ¹ » de la société. En effet, à l'analyse des deux romans, il apparaît clairement que l'imaginaire de l'enfance heureuse est transgressé et subverti au point de se transformer en un univers de souffrance et de désordres.

3.1- Des parents absents

Le rôle des parents, dans la vie des enfants, demeure primordial dans la mesure où ils encadrent, protègent, guident, orientent et fournissent des exemples. De fait, l'absence de l'un ou de l'autre, peut avoir des conséquences graves sur l'évolution et la stabilité physique, morale, psychologique de l'enfant.

En effet, selon Augustine H. Asaah, Calixthe Beyala « **peuple son univers romanesque d'orphelins ontologiques et de bâtards existentiels** ² ». L'absence semble d'ailleurs être une particularité des romans de Calixthe Beyala, les romans de Calixthe Beyala sont le réceptacle d'enfants abandonnés.

C'est bien le cas dans *Le roman de Pauline* où la figure paternelle est absente tout au long du récit. Pauline nous apprend qu'elle ne connaît pas son père qui « **mourut d'une hépatite un an après [sa] naissance** » (Le roman de Pauline, p.11). Qui est en réalité « **un truand** » (Le roman de Pauline, p.189). Cette absence, crée un sentiment de vide et d'indifférence émotionnelle chez l'enfant, au point où elle est « **[...] incapable d'éprouver la moindre compassion pour ce géniteur qui croupissait derrière les barreaux** » (Le roman de Pauline, p.189).

1. Alioune Sow, *Vestiges et vertiges. Récits d'enfance dans les littératures africaines*, Arras, Artois Presses Université, 2011, p. 14.

2. Augustine H. Asaah, « *Calixthe Beyala ou le discours blasphématoire au propre* », Cahiers d'études africaines, n° 181, 2006, p. 164.

On peut analyser le motif de l'absence, ici, de deux manières. Le premier type d'absence est d'ordre physique et affectif, notamment avec un père inconnu et avec qui elle n'a pu partager des sentiments et des émotions. Pauline évoque son père en utilisant le syntagme nominal « ce géniteur ». Marie-Louise Audiberti signale que pour un enfant, « **l'absence des parents reste difficile à combler¹** ». Chaque fois qu'il se rappelait son père, « **il se réfugiait dans sa chambre et sanglotait** » (Le roman de Pauline, p.11).

L'absence paternelle crée au moins un double sentiment : l'indifférence ou la froideur, et le chagrin. Dans tous les cas, l'absence ou l'éloignement du père est ici ressenti comme une épreuve difficile pour l'enfant. Le second type d'absence est celui de la figure maternelle qui est caractérisée par ce que nous appellerons une présence absente, c'est-à-dire une présence qui, en réalité, équivaut à une absence, tant la mère fait preuve de désintérêt à l'égard de ses enfants (Pauline et son frère). Selon la vision classique du rôle des parents, la mère qui devrait combler la « **béance de la place du père²** », brille plutôt par sa froideur et son indifférence.

Les confidences que Pauline fait à sa professeure Mathilde nous situent bien sur le niveau de sa peine et de son ressentiment : [...] **je lui raconte que ma mère s'en fiche de savoir où je suis. Que c'est de sa faute si je vis dans cette jungle qu'est la rue, qu'elle risque de pourrir en prison pour non-assistance à personne en danger. Une mauvaise mère, voilà ce qu'elle est. Même les chuchotements du quartier l'affirment. Elle ne s'occupe pas de moi, alors que je suis encore trop jeune pour me défendre toute seule.**

-
1. Marie-Louise Audiberti, *Écrire l'enfance. Douce ou amère, éclairée par la littérature*, Paris, Éditions Autrement, coll. « Mutations n° 223 », 2003, p. 65.
 2. Annie Cousseau, *Poétique de l'enfance chez Marguerite Duras*, Genève, Librairie Droz, 1999, p. 147.

C'est une hérésie ma maman. [...] J'en ai plus que ma tasse des gens qui chantent l'amour maternel, ça n'existe pas l'amour maternel, c'est un conte à dormir debout pour vieilles timbrées, vieilles connes, vieilles vaches radoteuses. (Le roman de Pauline, pp.80-81). Donc, le roman présente une figure maternelle négative, car, manifestement, ce qui lie la fille à la mère, est purement d'ordre biologique.

Avec des parents absents et insoucieux du sort de leurs enfants, Pauline et son frère sont livrés à eux-mêmes et sont des enfants maltraités qui ne jouissent pas pleinement de leur enfance. Ils se trouvent dans la situation des enfants perdus dans un environnement familial défavorable qui constitue la première source de leurs tourments.

Cette représentation n'est pas différente de ce qui est observable dans **La petite fille du réverbère**, la situation est même similaire. D'une part, un père absent dont l'identité ne sera révélée qu'à la fin du roman et, d'autre part, une mère tout aussi absente, comme le signale la narratrice : « **Je fus dès lors obligée d'accepter comme une évidence l'absence de ma mère** » (La petite fille du réverbère, p. 40).

Beyala B'Assanga Djuli est abandonnée par une mère qui ne se soucie d'elle. Cette mère n'offre à sa fille que mépris et corvées, la réduisant ainsi à un rôle de petite servante. L'infortunée Beyala B'Assanga Djuli, est une enfant déboussolée, portant péniblement le poids de sa « **naissance bâtarde** » (La petite fille du réverbère, p. 125), et intimement convaincue que sa mère Andela ne lui « [...] **pardonnerait jamais [sa] naissance [...]** » (La petite fille du réverbère, pp. 211-212). Les questions que se pose la petite fille font de sa mère, une mère inutile : « **Je sentis une piqûre dans ma poitrine : quelle aurait été ma vie si Andela m'avait élevée**

elle-même ? Que m'aurait-elle apporté ? Je chassai vite ces questions dangereuses pour notre équilibre » (La petite fille du réverbère, p. 60). La présence de sa mère est plus négative que positive, aussi, l'absence de son père, est ressentie comme un manque crucial.

On l'aura compris, l'univers des enfants, dans les deux romans, reste marqué par l'absence des parents (père et mère). Bien qu'ils existent, ils se distinguent par leur distance, leur manque d'amour, leur irresponsabilité. En conséquence, les personnages principaux de ces deux romans sont contraints de se référer à « des parents de rechange ¹ ».

3.2- La dislocation familiale

La famille, c'est aussi le berceau de l'enfance, l'espace référentiel pour son accomplissement. En effet, la représentation de l'enfance dans *Le roman de Pauline* et *La petite fille du réverbère* peut dévoiler et dénoncer une société qui reste caractérisée par le dérèglement de certaines normes, et par la ruine ou la faillite de la famille et de son unité. Les deux romans nous présentent des sociétés avec leurs délinquants juvéniles, de familles désunies, d'enfants rejetés.

Dans la plupart des sociétés, la famille est la cellule de base de la société, elle demeure fondamentale parce qu'elle constitue le socle de la société. Les deux romans posent la question de la famille, mais sous l'angle de son équilibre, de son unité et de sa cohésion. Selon Amadou Hampâté Bâ, dans les sociétés de l'Afrique de l'Ouest, « **la famille paraît d'abord comme un groupe naturel d'individus unis par [...] une relation biologique. [...] [Elle constitue] la structure de base de la collectivité, en lui assurant simultanément la cohésion ²** ».

1. Marie-Louise Audiberti, *op. cit.*, p. 65.

2. Amadou Hampâté Bâ est cité par HUSTI-LABOYE, Carmen, *La diaspora postcoloniale en France. Différence et diversité*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, coll. « Francophonies », 2009, p. 143.

Cependant, dans les deux romans, les familles fonctionnent plutôt suivant l'angle de la conflictualité et de la dysharmonie. Les deux romans évoquent explicitement l'impact de l'inexistence ou de l'éclatement du noyau familial. Les deux familles sont toutes brisées et marquées par l'absence, le désintéressement, l'abandon, la froideur affective et la pauvreté des parents. Au cœur de ces familles, prend place le conflit.

Dans *Le roman de Pauline*, par exemple, les relations entre les membres de la famille sont quasi-inexistantes, les échanges sont rares sinon accidentels. Quant à l'amour, il reste introuvable et illusoire comme le signale la narratrice : « **Il y avait tant de fils barbelés autour de notre amour filial qu'à la maison il était aussi dangereux de se dire " je t'aime", que de se jeter du haut d'un immeuble de douze étages** » (Le roman de Pauline, p.7).

Cette désarticulation de la famille joue négativement sur l'évolution personnelle et émotionnelle de ses membres et particulièrement sur les enfants qui se sentent livrés à eux-mêmes. Le sentiment de sécurité et de protection disparaît, les relations entre les membres sont artificielles, d'où l'expression de « **nauffrage familial** » (Le roman de Pauline, p.113) dont parle la narratrice. La famille de Pauline est aussi comparable à une « **maison sans toit, livrée aux caprices des éléments** » (Le roman de Pauline, p.204).

De même, dans *La petite fille du réverbère*, le personnage principal, bien que choyé par une grand-mère aimante et protectrice, subit de cette décomposition familiale. Tout comme Pauline, Beyala B'Assanga Djuli, subit d'un père inconnu et d'une mère qui n'est que de passage de temps en temps. On peut le noter, l'univers familial présenté dans les deux romans, reste marqué par de défaillances majeures. En effet, les familles

décrites sont marquées par leur dysfonctionnement, par le manque d'unité et par la violence qui peut prendre plusieurs formes : violence mère-enfant ou enfant-mère (Fabien frappe sa mère). On peut soutenir que les enfants des deux romans sont dépouillés et privés de leur enfance. Cette réalité est-elle la résultante d'un déterminisme ou d'un mal-être propre à une certaine classe sociale, ou simplement le signe des temps modernes avec l'effritement de certaines valeurs et traditions ? Que ce soit l'une ou l'autre, il reste que les deux romans illustrent bien l'effondrement de l'édifice familial censé abriter et protéger l'enfant.

La mort symbolique de la mère, dans son ouvrage sur l'œuvre romanesque de Calixthe Beyala, R. Gallimore écrit : « **Dans la société [...] présentée par la romancière camerounaise, les rapports "mère fille" ont radicalement changé, la complicité et la communication entre la mère et la fille n'existent plus** ¹ ». Dans ses rapports avec l'enfant, les deux romans à l'étude articulent un discours qui discrédite la mère biologique et consacre, symboliquement, sa mort. Thérèse, la mère du personnage de Pauline, ou Andela, celle de Beyala B'Assanga Djuli, ces mères sont quasiment démissionnaires. Sous cet éclairage, Jacques Chevrier parle même de relation mère-fille « **[...] exempte de toute affection** ²»

En effet, l'une comme l'autre, elles restent sourdes et insensibles aux préoccupations et appels à l'aide de leurs enfants. Thérèse, la mère de Pauline, reste à la base de ses propres malheurs ou de la ruine de sa vie : « **Tu fous ma vie par terre et tu pleures ? Tiens, tiens...À moins que ce ne soit la joie qui te fait pleurer. Tu dois être heureuse maintenant que je suis définitivement malheureuse. Avoue** » (Le roman de Pauline, p.59).

1. Rangira B. Gallimore, *op. cit.*, p. 84.

2. Jacques Chevrier, « *L'image de la mère dans l'œuvre de Calixthe Beyala* », *Francofonia*, n°11, 2002, p. 18.

Quant au personnage d'Andela, il se caractérise par la méchanceté, le mépris, voire la haine à l'égard de sa fille à un point où celle-ci doute même de la réalité de leur filiation biologique.

"Était-ce cela, une mère ?" J'en avais connu de ces créatures douces et consolantes qui choisissaient de mourir pour leurs progénitures. Ce n'était pas le cas d'Andela, tout du moins en ce qui me concernait. Elle avait une préférence pour ses autres enfants et cette attitude entra pour beaucoup dans ma mésestime (La petite fille du réverbère, p.216).

Les conflits mère-fille, l'abandon, le désamour manifeste, l'insouciance, finissent par effacer ou détruire l'image positive de la mère, faisant d'elle, non seulement la pourvoyeuse de vie, mais aussi une protectrice et une éducatrice. En effet, selon Kembe Milolo, « **toute l'éducation de l'enfant repose sur la mère. Elle inculque les habitudes et les notions matérielles ou morales de la société** ¹ ».

En effet, ces romans n'ont de cesse d'évoquer l'image négative, des mères d'un autre genre qui semblent avoir perdu le sens de leur maternité, bref des mères caractérisées par leur cruauté. Avec ces deux romans, et le rôle qu'y joue la mère, marqué par la sécheresse ou la disparition des généreux sentiments maternels à l'égard de la fille, on peut dire que le mythe de la mère idéale, construit sur la tendresse, la protection, la bienveillance, le dévouement, etc. s'écroule.

L'univers de l'enfance dans deux espaces symboliques différents, à savoir celui du Cameroun et celui de la France, l'œuvre de Beyala accède ainsi à une certaine universalité, car elle n'évoque plus seulement les enfants de ces deux aires sociales et culturelles, mais tous les enfants du monde.

1. Kembe Milolo est cité par Rangira B. Gallimore, *op. cit.*, p. 81.

Et la critique Rangira Gallimore a bien raison de déclarer : « **Une société qui "dévore" ses enfants est donc une société en voie de destruction car elle rompt le cycle de la vie. Elle détruit une étape importante de l'existence humaine, de la renaissance et de la régénérescence ¹** ». Plus sentencieuse encore, elle affirme : « **Une société qui ne se soucie pas du bien-être de ses enfants est une société sans avenir ²** ».

-
1. Rangira B. Gallimore, *op. cit.*, p. 55.
 2. *Ibid.*, p. 43.

Conclusion

Notre objectif était d'explorer les figures de l'enfance dans Le roman de *Pauline et La petite fille du réverbère* dans l'œuvre romanesque de CALIXTHE BEYALA. L'analyse, des deux romans, a fait voir la position centrale qu'occupe l'enfant dans les deux mondes, celui du Cameroun et celui de la France. Les sociétés évoquées dans notre corpus sont déstructurées et déroutantes. Par leur configuration et fonctionnement, elles constituent des sources de la fragilité de l'enfant.

L'instabilité des milieux familiaux caractérisés par des interactions difficiles, des mères dépourvues de toute tendresse maternelle, l'attitude paradoxale des pères absents. Et cet univers enfantin est le reflet d'une société confrontée à la perte de certaines valeurs traditionnelles. Au regard de ce qui précède, nous pouvons affirmer, sans ambiguïté, que l'univers conventionnel de l'enfance dans les deux romans était déconstruit. En effet, l'analyse a démontré une crise de l'enfance à laquelle la déconstruction du modèle familial traditionnel ainsi que la société, empêchent le bonheur de l'enfant, tracent bien les contours d'un univers romanesque où l'enfant reste grandement déprécié.

Les deux romans sont le lieu pour jeter un regard critique sur les sociétés contemporaines qui dépossèdent l'enfant de son enfance. La littérature francophone africaine actualise ce thème d'un imaginaire de la souffrance de l'enfant qui ne s'exprime pas seulement dans des cadres domestiques, mais également sur les champs des guerres civiles.

L'enfance est une thématique littéraire étendue qui ne finit pas de se renouveler, le destin de l'enfant étant étroitement lié à celui des sociétés humaines. Pour cela, nous avons juste posé une réflexion, qui a besoin de se nourrir d'autres regards et d'autres lectures.

Bibliographie**Corpus d'étude :**

1. BEYALA, Calixthe, *La petite fille du réverbère*, Paris, Albin Michel, 1998.
2. BEYALA, Calixthe, *Le roman de Pauline*, Paris, Albin Michel, 2009.

Études sur l'œuvre de Beyala :

1. ASAAH, Augustine H., « *Calixthe Beyala ou le discours blasphématoire au propre* », Cahiers d'études africaines, vol. 46, n°1, 2006.
2. AUDIBERTI, Marie-Louise, *Écrire l'enfance. Douce ou amère, éclairée par la littérature*, Paris, Éditions Autrement, coll. « Mutations n° 223 », 2003.
3. GALLIMORE, Rangira Béatrice, *L'œuvre romanesque de Calixthe Beyala. Le renouveau de l'écriture féminine en Afrique francophone sub-saharienne*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 1997.
4. HUSTI-LABOYE, Carmen, *La diaspora postcoloniale en France. Différence et diversité*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, coll. « Francophonies », 2009.

Œuvres littéraires :

1. ESCARPIT, Denise et Bernadette POULOU (dirs.), *Le récit d'enfance : enfance et écriture*, Actes du colloque de NVL/CRALEJ, Bordeaux, octobre 1992, Paris, Éditions du Sorbier, 1993.
2. ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile ou De l'éducation*, Paris, Garnier Flammarion, 1961 [1762].
3. SCHAFFNER, Alain, *L'ère du récit d'enfance (en France depuis 1870)*, Arras, Artois Presses Université, coll. « Enfances », 2005.
4. SOW, Alioune, *Vestiges et vertiges : Récits d'enfance dans les littératures africaines*, Arras, Artois Presses Université, 2011.

Ouvrages théoriques :

1. ATTIKPOÉ, Kodjo (dir.), *Poétique de l'enfance. Perspectives contemporaines*, Paris, L'Harmattan, 2017.
2. BAL, Mieke, *Narratologie*, Utrecht, Hes Publishers, 1984.
3. BARTHES, Roland, « *Introduction à l'analyse structurale des récits* », Poétique du récit, Gérard Genette, Tzvetan Todorov (dirs.), Paris, Seuil, 1977.
4. BUTOR, Michel, *Répertoire II*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1964.

5. COUSSEAU, Annie, *Poétique de l'enfance chez Marguerite Duras*, Genève, Librairie Droz, 1999.
6. ERMAN, Michel, *Poétique du personnage de roman*, Paris, Ellipses, coll. « thèmes et études », 2006.
7. GENETTE, Gérard, « *Nouveau discours du récit* », Discours du récit, Paris, Seuil, 2007 [1972].
8. GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972.
9. GOLDENSTEIN, Jean-Pierre, *Pour lire le roman. Initiation à une lecture méthodique de la fiction narrative*, Bruxelles, Éditions A. De Boeck, 1980.
10. HAMON, Philippe, « *Pour un statut sémiologique du personnage* », R. Barthes, W. Kayser et al. *Poétique du récit*, Paris, Seuil, 1977.
11. LE HUENEN, Roland et Paul PERRON, Balzac, *sémiotique du personnage romanesque : l'exemple d'Eugénie Grandet*, Montréal, Les presses de l'Université de Montréal, 1980.
12. MIRAUX, Jean-Philippe, *Le personnage du roman : genèse, continuité, rupture*, Paris, Éditions Nathan, 1997.
13. MOLINO, Jean et Raphaël Lafhail-MOLINO, *Homo Fabulator: Théorie et analyse du récit*, Paris-Montréal, Leméac/Actes-Sud, 2003.
14. REUTER, Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, Paris, Nathan, 2000.
15. REUTER, Yves, *L'analyse du récit*, Paris, Armand Colin, 2007[2001].
16. ROCHETAL, Albert de, *Le caractère par le prénom*, Paris, Paul Bischoff, 1908.